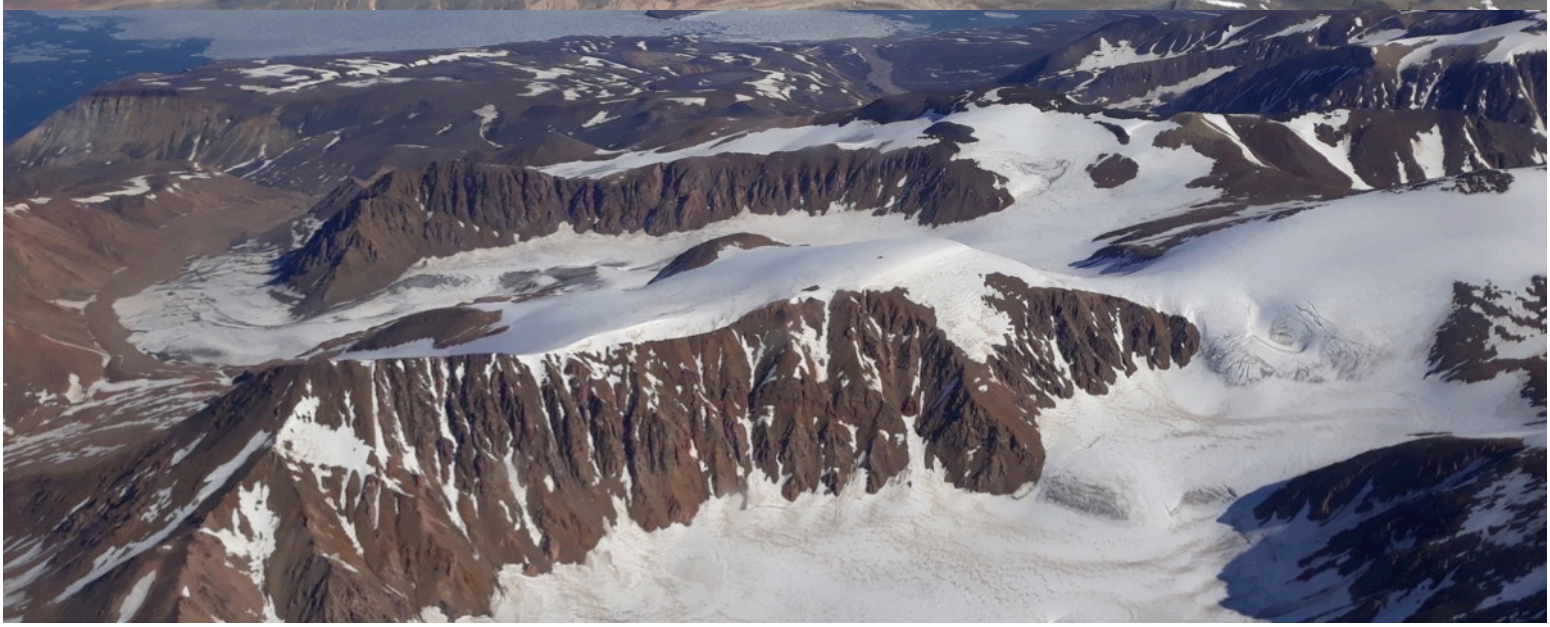
Missions ECOPOLARIS
GREA - Groupe de Recherche en Écologie Arctique

Hochstetter Groenland 2020
Au fil de l'expédition



Départ le 29 juin 2020 de Paris-Orly. Nous avons passé 2 jours d'escale à Reykjavik, le temps de subir un test, d'obtenir les résultats (tous négatifs, ouf !) et une attestation officielle du service de santé islandais, ce qui ne fut pas une simple affaire, car un simple sms avec « You have not been diagnosed with Covid-19 » n'est pas très nominatif et suffisant pour la suite de notre périple. Dernières courses de produits frais au programme ! Les Islandais sont aussi très vigilants avec cette affaire peu de monde dans les rues, libres de touristes. Le 2 juillet très tôt le matin, de Reykjavik nous avons rallié le petit aéroport de Akureyri, tout au nord de l'Islande. Nous sommes fins prêts pour le grand départ, avec quelques suspicions vu les prévisions météos. Au survol, à l'approche des côtes groenlandaises, nous constatons que la banquise a déjà entamé sa débâcle, sans doute en partie aussi du fait d'un hiver très peu enneigé, conjugué à un lent processus climatique irréversible.

Escale de 1h au petit aéroport de Constable Point, côté nord-est du Groenland, où, comme promis au gouvernement danois, nous restons très distants avec les techniciens autochtones qui ont l'air plus décontractés que nous par notre présence. Et Cap au nord ! Escale à la base Sirius de Mestersvig, porte d'entrée du parc national, où nous stockons notre équipement (campement minimum que nous avons toujours en avion en cas de changement de programme). C'est aussi là que nous attend une partie de notre ravitaillement, une belle dotation de produits biologiques de Moulin des moines qui a été acheminée en août dernier par un Hercules de la Danish royal air force depuis le Danemark (notre précieux soutien logistique).

Les 2 jeunes membres de patrouilles Sirius qui habitent la base, n'ont vu personne depuis août dernier. Nous avons gardé une distance de 10 m entre nous. Ils nous racontent comme loin de la civilisation ils ont du mal à comprendre tout ce qui se passe, comme un « délire », une autre planète, et ont saturé des infos 100% Covid auxquelles ils ont accès par transmission satellite. Ils doivent suivre un protocole très strict établi par les militaires qui ne donneront accès à aucun civil sur aucune de leur base. Ils étaient ravis d'échanger avec des humains en chair et en os et le sont un peu moins par cette perspective estivale contrainte où très peu d'expéditions et aucune des familles ne passeront par là. Pour la première fois en 30 ans les Sirius ne vérifieront pas nos autorisations : sésames d'entrée dans le parc national (permis radio, permissions pour ce qui touche la biologie -marquage, prélèvement-, assurance), ni les fusils.

Retour succinct sur les semaines passées de « parcours de combattant ». Nous avons pu arriver là grâce à une dérogation de la « commission corona » du gouvernement groenlandais pour échapper à 5 jours de quarantaine sur la côte ouest (aucune infrastructure hospitalière sur la côte est) et aussi l'autorisation des militaires danois de récupérer notre matériel. Les Groenlandais nous ont précisé que « la science à long terme sur leur territoire est importante » et respecte beaucoup nos travaux, mais surtout d'un point de vue sanitaire aussi, ils savent que dans la lointaine toundra nous se serons en contact avec aucun autre être humain.

Le survol des fjords et chaînes de montagnes, calottes, glaciers, côtes déchiquetés est toujours à couper le souffle même pour les plus aguerris !

Jens et Jacob les deux membres des patrouilles Sirius qui n'ont vu personne depuis 10 mois et restriction tout l'été sur la base de Mestersvig (GL) où nous avons eu la dérogation en début de mission pour récupérer notre équipement. Pour la 1ere fois, nos fusils et nos papiers d'entrée pour le parc national ne seront pas vérifiés + distanciation à 10m.

Liesse et hurrah à l'atterrissage !

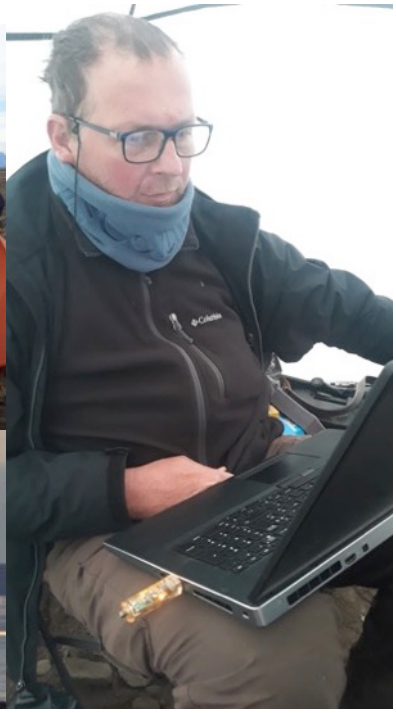
Pour tous un grand sentiment de libération, non seulement le plaisir d'être là mais aussi la satisfaction de quitter cette posture de si grande vigilance qui était en jeu pour nous, nos proches et nos projets. L'impression d'échapper aussi à ce chaos mondial ambiant, loin des réseaux sociaux, doublé d'un immense plaisir de passer 5 semaines dans une nature sauvage.

Pour cinq d'entre nous, Dimitri, Eric, Olivier, Vladimir et moi, c'est un peu un retour « à la maison ». Pour Alexis tout est découverte, émerveillement et 1eres fois.

Le camp est monté en fin d'après-midi jusqu'à minuit. 19 heures d'une belle et longue journée pour tous avant de nous enfouir dans notre sac de couchage par 0°C dans le grand silence de la toundra. Oui grand silence ! Malgré l'absence de vent, peu de chants d'oiseaux ! Est-ce suspect ?

Changement de logiciel : Ce n'est plus le sournois corona, notre souci, mais la potentielle présence de l'ours, du bœuf musqué, que nous respectons, car nous sommes les intrus. Les gestes barrière se transforment en barrière électrique autour du camp, alarmes, contact talkies.

Aujourd'hui l'ensemble des protocoles doivent être lancés : nids artificiels, pièges photos sur les terriers de renard, pièges à insectes, trouver des nids de sanderlings et bécasseaux variables, noter ce que nous rencontrons. Beaucoup de travail en perspective car le cycle des espèces n'attend pas. Ce n'est que le début d'une grande enquête.



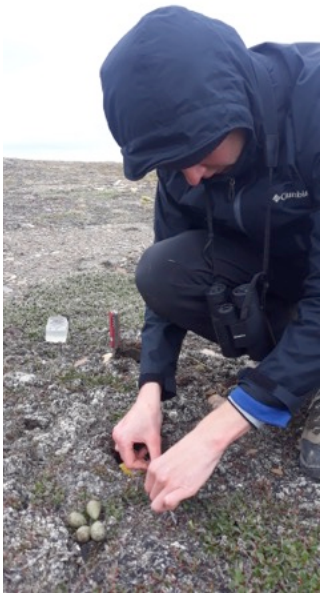
Ça y est le voilà : le soleil ! Ladite « Riviera arctique » avait failli à sa réputation, mais elle retrouve aujourd'hui sa splendeur légendaire. La toundra s'illumine, les glaciers, banquise et névés scintillent. Sur terre, symphonie de couleurs, en rose, jaune et blanc majeurs : les coussinets de fleurs rases regorgés d'eau resplendissent.

Voilà presque deux semaines que nous six habitons cette péninsule par 75° latitude nord. Depuis, quasiment tous les jours, une pluie drue ou fine s'abat sur la toundra assortie d'un cinglant vent du nord, ciel couvert 24h/24. Météo inédite depuis 30 ans de mission Ecopolaris dont 11 étés sur notre zone d'étude à Hochstetter. Une si longue période de précipitation en été, du jamais vécu ! Les températures tournaient autour de 0°C donc en négatif au ressenti (et quelques degrés de plus à l'intérieur de la tente). Nous devrions plus tard avoir des températures plus élevées. Tenues multi couches exigées la journée durant. Les qualités high-tech de nos vêtements Columbia sont super appréciées, surtout les survestes légères étanches.

Il y eut même une grande journée de tempête un jour complet (vent de plus de 60km/h) qui nous a contraint à rester au camp en continu et à nous relayer dans la tente mess tepee dont le mat central accusait une incurvation douteuse dont il a d'ailleurs gardé des vestiges. Nous avons bien ri de voir l'immense Dimitri et ses jambes d'Adriana Carambeu tenir le mat de mains fermes (et bien sûr il a eu droit à la blague de la « pole dance »). Nous étions parés à une éventualité d'envol ou d'arrachage, mais la toile a tenu. Des flocons de neige

Une météo inédite : symphonie en gris majeur et soleil mineur ! Du jamais vu en 30 ans de missions Ecopolaris. Les années précédentes, en moyenne : 90% de soleil et temps dégagé. Cet été 90% pluie, nuage, brouillard sur la côté nord est du Groenland aussi appelée « la riviera arctique » !

tombaient il y a quelques jours. La météo n'a pas atteint le moral des troupes. Bref c'est comme ça et ce n'est pas vital. C'est par choix que nous venons tous là, en connaissance de cause et avec de l'expérience de vie en pleine nature. Bonne ambiance au programme. Pas besoin de wikipedia, les expériences, histoires de vie, lectures, anecdotes et blagues de l'équipée y suppléent.



Allez ! Fini le point météo. C'est magique de voir comme à chaque accalmie, la vie ressurgit comme si de rien n'était. Un papillon recharge ses batteries sur une dryade, les plongeons catmarins poursuivent leur langoureuse parade, les oisillons se gorgent d'insectes rampants. Quand on pense que la plupart de ces volatiles de 70g ont volé depuis le Sud-ouest de l'Afrique pour venir se reproduire l'été ici... Bon, les générations de moustiques semblent avoir pâti de la tourmente météorologique et nous n'allons pas nous en plaindre. Nous adaptons notre rythme d'activité à la météo, si la pluie cesse à 17h, nous partons plusieurs heures ensuite sur le terrain. Le jour permanent nous donne une grande latitude. Vladimir se décale et vit plus à l'heure chinoise.

Seules quelques demies-journées de travail ont au final impacté notre activité. Malgré la météo, les travaux et récoltes de données vont donc bon train. Mais la pression de prédation est très forte cette année et bien que nous trouvions encore chaque jour de nouveaux nids, les familles que nous commençons à observer et capturer sur le terrain seront sans doute moins nombreuses cette année que l'an dernier (nous avions pu baguer près de 200 bécasseaux durant l'été).

Une journée classique, c'est 6h à 9h de terrain en continu, 8 à 20 km de marches exploratoires ou ciblées sur un objectif particulier (vérifier une couvée, un terrier) selon les « manips » à réaliser. Les nids sont difficiles à localiser car ils sont comme autant d'aiguilles dans une botte de foin ! Et selon la tradition locale : « 3 nids bécasseaux c'est l'apéro ! ». Le soir de temps à autre Pastis à l'eau douce du lac « réservoir » (à 300m du camp). Apparente routine pour Eric présent pour sa 8eme année ici, Dimitri la 2eme mais il était aussi avec nous en Sibérie, Olivier, Vladimir et moi-même pour qui la zone n'a pas de secret.

Après avoir observé aux jumelles les mouvements des jeunes ou de l'adulte à quelques dizaines de mètres (déjà ardu, il faut être sûr du nombre), nous nous approchons vers l'endroit repéré et nous devons trouver les jeunes tapis au sol, ou le nid

Néanmoins, nous sommes toujours subjugués par ces cycles estivaux notamment de la flore en plein boom. Pour Alexis, son expérience de biologiste expérimenté a vite été transférée au contexte ambiant. Il fait preuve d'une capacité d'adaptation à tout « une sacrée expérience » dit-il, avant son potentiel futur départ pour les Terres australes et antarctiques français à l'automne !

Téléchargement des données enregistrées par la balise GPS

En plus du suivi depuis le nid jusqu'à l'envol en migration des familles d'oiseaux, un nouveau protocole cette année est mis en place : des balises GPS solaires de 1 à 2 g sont posées sur les bécasseaux sanderlings. Les données peuvent être téléchargées une fois l'oiseau recapturé (en récupérant la balise ou en « branchant » l'oiseau sur un ordinateur de terrain !) pour découvrir où ils se sont nourris les jours précédents. Ces données nous permettront de vérifier l'une de nos nombreuses hypothèses liées aux différentes stratégies de reproduction de cette espèce, à savoir : les oiseaux s'occupant de leurs nids seuls sont-ils contraints de se nourrir à proximité immédiate de leurs nids (contrairement à ceux restant en couple) ? Ce qui pourrait expliquer les taux de prédation plus élevés observés sur ces nids... Après plusieurs déconvenues (nids prédatés quelques heures avant que nous venions recapturer l'oiseau et récupérer les données), 1er succès hier ! Un premier oiseau a fourni des données sur plusieurs jours. Les fichiers « data » sont envoyés par téléphone satellite à Nico (qui achève sa thèse sur les bécasseaux à Besançon après deux saisons de terrain).

Un labbe à longue queue, lui aussi équipé d'une balise GPS (mais de taille plus grande nous permettant de télécharger les données à distance via des ondes radio), a déjà produit des résultats intéressants : en l'absence de lemming cette année il part régulièrement se nourrir en mer (ou plutôt sur la banquise) à plus de 10-15 km de son territoire de reproduction (seul couple à avoir produit un jeune cette année). Le suivi GPS des déplacements de ces deux espèces n'avait jamais été réalisé par le passé, il s'agit donc de deux nouvelles « premières mondiales » !

Plus traditionnellement les terriers sont sous haute surveillance grâce à des appareils photos automatiques détecteurs de mouvement. Vladimir aime cette année partir seul les déposer puis changer les cartes mémoire.

Pas d'ours en vue, nous sommes en veille et équipés en permanence d'alarme et fusil. Ils ont encore de quoi se nourrir sur la banquise (présente devant notre zone d'étude mais qui a déjà totalement disparue dans les fjords intérieurs), à en juger par les nombreux petits points noirs visibles aux jumelles : des phoques qui se prélassant sur la glace.

C'est à qui peut manger l'autre ! Les labbes guettent les poussins de bécasseaux qui mangent les insectes disponibles et les œufs des labbes sont mangés par des renards errants. Les piégeages de lemmings démarrent aujourd'hui, la pluie ayant à plusieurs reprises repoussé la mise en place de protocole central de nos travaux, enfin si les deux bœufs

musqués présents dans le secteur ne viennent pas eux aussi contrarier notre programme.

Au loin, proche de la mer, des centaines d'oie à bec court muent. Elles ont la particularité de perdre toutes les plumes de vol à la fois, ce qui les cloue au sol pour quelques semaines et les rendent très vulnérables aux renards.

Un splendide renard bleu est venu, en passant sous les fils de l'alarme, au beau milieu du camp et a englouti 30cm d'un sursac de voyage dans lequel un petit pot de crème fraiche avait explosé durant le vol aller. Nous allons installer nos pièges au cas où sa gourmandise lui fasse reprendre un tel risque dans les nuits à venir.

Le 16/07

Et voilà le goupil de l'Arctique fut pris à son propre piège de gourmandise et aussi au notre. A quelques mètres du camp ce matin, le clapet du piège cage s'est rabattu sur lui. En moins de 30 minutes il fut équipé d'un collier GPS par Olivier, Vladimir et Dimitri (vaccinés contre la rage) et a même reçu un swab (qui nous rappelle nos tests Covid) sous le regard et les clics photos du reste de l'équipe. Un grand moment cette proximité avec les espèces locales.

Renard immobilisé pour la pose du collier GPS

Et pour bien planter le décor pour les nouveaux lecteurs de nos messages : Le camp c'est 5 tentes de l'extrême (MSR) qui résistent à tous temps et deux tentes teepee : une pour l'équipement, l'autre, la tente mess, pour les repas, où nous passons de longues heures à partir de 23h devant un copieux repas. Les sandwiches et barres du pique-nique ont été engloutis sur le terrain vers 17h, et oui comme d'habitude nous nous décalons, jour permanent oblige ! Les corvées tournent : faire la vaisselle, chercher l'eau potable. Seule Tata Toundra qui fait un peu moins de « portage » a le privilège du réchaud connaissant bien les produits, recettes de terrain et précieux stocks de Moulin des moines. Personne ne s'en plaint !

Impossible d'échapper au point météo tellement ce n'est pas banal ni anodin pour notre quotidien. Les 11 saisons passées ici (voire les 30 dernières années sur cette côte), nous avions en juillet plus de 90% de grand soleil, ciel bleu (plusieurs années nous avons même eu plus d'un mois non couvert, et l'an dernier une « canicule » d'une semaine à l'instar du Svalbard comme largement médiatisé récemment). Cet été, ici, la situation est inversée : nous avons 90% de ciel nuageux, pluie, brouillard, vent, contre 10% de ciel dégagé. Impossible d'imaginer que cela pouvait être possible ! Là, nous sortons de 3 jours de pluie continue (à 5h près le 2e jour où nous avons foncé sur le terrain). Rien à faire que patienter, et ce n'est un problème pour aucun d'entre nous, en alternant des séjours dans nos très conviviaux 8m^2 de la tente mess Teepee, pour six, et le 1m^3 de nos tentes individuelles. Lire, échanger sur les lectures en tout genre, les histoires de vie de chacun, et surtout blaguer aux retrouvailles des repas, rêver,

écrire, bref le confinement grandeur Nature, en bonne santé, bien nourris et proches des éléments : pas de quoi se plaindre ! L'humidité n'est pas notre alliée alors que nous vivons 24h/24 à température ambiante (aux environs de 1°C et moins au ressenti), chaudement vêtus certes et heureusement les sacs de couchage en duvet sont restés très confortables. Nous préférons cela aux 40°C qui semblent sévir ces jours-ci en France ! Nous croisons juste les doigts pour pouvoir plier le camp à sec au risque sinon de retrouver des équipements moisis à notre retour l'an prochain. Tout le monde est resté d'humeur égale et positif et surtout en relativisant la situation. Nous taquinons Alexis, qui a reçu la bonne nouvelle qu'il partira hiverner aux Kerguelen (subantarctique), réputés très ventés et humides, en lui parlant « d'entrainement ».

Après la pluie le (presque) beau temps ! La toundra regorge d'eau, les mousses et lichens resplendissent d'une palette de couleurs vives (blanc, jaune, marron, gris, noir), un régal pour les yeux ! Les lacs asséchés renaissent. Plus besoin de faire 200m pour laver la vaisselle, à 40m, revoilà notre petit lac. Les rivières débitent. Le grand silence est magique. On entend le moindre chant d'oiseau, la moindre alerte d'un adulte, pour guider nos jumelles. D'ailleurs tout est magique pour chacun d'entre nous de l'infiniment petit à l'infini de l'horizon, à condition d'avoir de la visibilité quand même. Un épais brouillard prend le relais quelques fois. Cette communauté d'émerveillement et d'objectifs, notre appétence partagée pour ce temps de vie « archaïque », dans une nature brute fait notre force collective.

La « dream team » Ecopolaris 2020 : Dimitri, Vladimir, Olivier, Brigitte, Eric, Alexis

Bon, certes il y a les nuages, mais cet été « nos voisins les plus proches » à 10km de nous, comme nous le disons toujours, font défaut. Très peu d'avion dans le ciel. La ligne transpolaire US-Asie en a pris un « coup dans l'aile » (covid oblige semble-t-il). Le New York-Beijing est aux abonnés absents. Mais un vol de Air India (San Francisco-New Dehli ?) a été noté par Dimitri, incollable sur les avions !

Mesure et démesure

C'est bizarre à la fois cette impression de fouler un espace « immuable » du fait de cet univers minéral, glacé, et très ouvert sur des dizaines de km à 360°, et, sous nos pieds, végétale et rase avec cette toundra de forêts naines (saules rampants), coussinets de fleurs miniatures, buttes gazonnées, ou mosaïques de pierres colorées. Nous sommes un peu comme en montagne à 2000 m d'altitude mais au niveau de la mer. Ainsi quand une tempête souffle : quelle étrange impression visuelle de grand calme, aucun signe visible (à part proche de notre camp où nos tentes clapotent), car il n'y pas d'arbre ou autre construction à moins d'être proche d'un univers liquide comme du « grand lac » libéré de glace où par grand vent les vagues et l'écume qui l'accompagnent font oublier quelques instants que nous ne sommes que au bord d'un lac et non d'une mer agitée. Le mouvement s'incarne dans les couleurs (de la végétation) et la faune.

La toundra est formée d'une végétation rase, du fait du permafrost sous terre, mais aussi des températures. Les plantes réalisent leur cycle, le temps du cou été polaire, qui est désormais souvent précoce.

Saxifraga hirculus

Draba

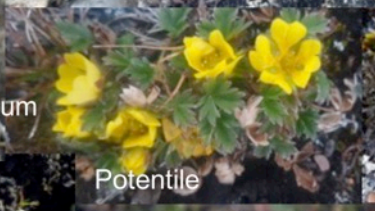
Armeria

cochlearia

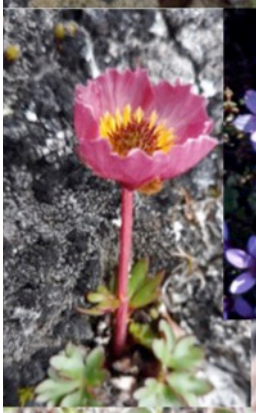
Arenaria pseudofrigida

Melandrium apetalum

Papaver (pavot)


Potentile

Mousse et lichens



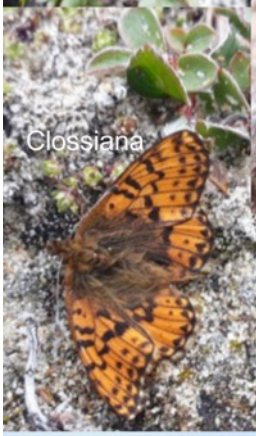
Silène

Arnica

Dryas

Polygonum viviparum

Chamaenerion (épilobe) symbole du Groenland


Clossiana

Saules arctiques, rampant couleur d'automne

Ranunculus glacialis

Un univers minéral

Hochstetter beach !

Ce qui change en permanence c'est la mer qui encercle notre péninsule. Les vents éloignent puis balayent jusqu'à la plage les plaques de banquise dérivantes ou des morceaux d'icebergs. Un grand vent du nord donne une impression d'eau libre, un vent du sud rabat les vestiges de banquise sur les plages. Là, aujourd'hui, par grand calme, les plaques bien disloquées et usées par la pluie sont réparties sur tout le fjord. Eric guette les mammifères marins comme les narvals ou baleines déjà observés les années précédentes.

Rencontre avec…

Lors d'une sortie, Eric, Alexis, Dimitri et moi avons vécu un grand moment avec l'observation (optimale) à 40 m de nous depuis la plage sur mer d'un énorme morse, mâle, doté de deux belles défenses en ivoire, sur un morceau de banquise dérivant. Notre présence sur la plage ne le dérangeait absolument pas si l'on en juge par sa nonchalance. Avec ses grosses nageoires, il se frottait la tête, les yeux, idem avec les nageoires postérieures qu'il croisait, décroisait. Pas de vent, on entendait très perceptiblement le bruit rugueux de ces automassages sur cette peau marronne et luisante au soleil, sans doute parce qu'il est en pleine période de mue. Aux jumelles, on voyait très bien chaque vibrisse (poils de moustaches). Puis, il cherchait à se caler pour dormir. Difficile de partir même après plus d'une heure de contemplation, puis son morceau de banquise s'est éloigné, le soleil disparaissait, masqué par une nappe de brouillard, le froid à force d'être statique, nous tenaillait. Retour au camp avec des étincelles dans la tête pour partager avec Vladimir et Olivier qui de leur côté ont contrôlé des familles d'oiseaux.

Côté science

Le 23 juillet matin, nous avons été réveillés par un bruit métallique répété. Un deuxième renard s'est laissé attraper dans notre piège-cage et essayait en vain de s'en extraire. Cette fois il s'agit d'une femelle, de 2.5 kilos elle aussi. Sa robe est classique : un mélange de couleurs fauve clair, sable et blanc. En 30 minutes elle est pesée, photo des mâchoires, poil pour l'ADN, sexée, et surtout équipée d'un collier GPS solaire. Et hop ! 3 heures plus tard rebelote avec un autre renard, un mâle de plus de 4kg (un record pour notre zone d'étude). Les colliers GPS enregistrent les positions, températures, pression et quelques autres paramètres toutes les 1 à 10mn (selon nos réglages). Et chaque fois que le renard passe à proximité (quelques km) de notre « base station », interface électronique hightech de 7cm, relié à

une antenne radio de 1.5m, ces données sont transférées. Olivier va la relever de temps à autre dans la boite rouge qui lui sert d'abri, un peu comme vous relevez votre boite aux lettres.
Le premier, le renard bleu est baptisé Charly (un clin d'œil à notre stagiaire de master 2 de Dijon qui parachève à cette heure son travail sur les données de renard des années passées). La femelle Natacha et le 3ème Adou, un clin à Adrian qui depuis la Suisse assure notre base arrière et nous envoi les infos météos (cette année primordiales). Bon d'accord, « affubler de prénoms d'amis des animaux indigènes » est consciemment anthropocentrique, et inutile scientifiquement parlant, mais nous sommes humains et notre vie sociale se confond à cet univers qu'on tente de décrypter, ce qui a néanmoins le mérite de faciliter la communication entre nous notamment aux talkies : « Charly à 200m plein nord !».

Les Bœufs musqués sont tous surnommés par du nom de code « bébert » en mémoire à l'épopée de l'an passé où un énorme bœuf au comportement quelque peu particulier a coursé les copains ! A noter aussi deux belles observations de bœufs isolés à quelques dizaines de mètres du camp (observés et photographiés depuis les tentes, sans adrénaline car au cœur de notre enclos électrifié).

Ce volet « renard » confirme bien cette année la forte prédation ambiante. Les plongeons catmarins, les eiders à tête grise, les hareldes ont aussi eu leurs nids prédatés, et à ce jour aucun jeune n'a été observé pour ces trois espèces de « canards marins ».

L'heure est au suivi des familles de bécasseaux sanderlings et variables bagués précédemment pour mesurer les taux de survie de jeunes. La pluie a dû fragiliser voire décimer des petits poussins à peine éclos. Olivier réalise, quelques fois avec Vladimir, des transects de comptages de nids d'hiver de lemming pour évaluer leur abondance relative. Cette année nous sommes encore en bas des courbes de populations de cette proie, la plus prisée du secteur.

Un autre succès : un labbe à longue queue attrapé il y a 4 ans fut recapturé hier. La petite balise GLS (geolocator solaire) fut récupérée et nous donnera 1 an d'informations détaillées sur ses

déplacements migratoires. Il a été équipé d'une nouvelle balise, GPS cette fois (de 5g et alimentée à l'énergie solaire), et relâché par Olivier et Vladimir.

Les échantillons sont classés, les notes mises à jour, intégrées à des tableurs en attendant les analyses croisées avec nos partenaires.

Globalement, le programme scientifique est malgré les conditions météo exceptionnelles à la hauteur des attentes. Au final : 4 grosses journées de terrain « perdues » à cause de la météo mais en revanche cette année nous avons pu atterrir tôt.

Espèces remarquables et remarquées :
1ere observation de plongeon à bec blanc (non seulement pour nous mais aussi sans doute pour la côte Est du Groenland), une espèce qui niche au Canada et en Sibérie. Aussi : grand labbe, courlis corlieu, pluvier doré

Nuances

Pour revenir sur une expression inadaptée citée précédemment indiquant que pour les anciens « la zone d'étude n'a pas de secret » : mais si, mais si, elle en a toujours, (des découvertes aussi) et des nouveaux chaque année !

Nous repartons chaque fois avec plus de questions, certaines sont relatives à nos protocoles et à cette chaîne alimentaire des vertébrés terrestres que nous scrutons avec moult ruses protocolaires et qui captent toute notre attention « scientifique ». Et comme tout bon naturaliste, tout nous interpelle. Je regardais une araignée marcher au fond d'une mare, deux minutes durant, et je me suis demandée comment elle pouvait résister au plan respiratoire. En pleine toundra, en marchant relever des pièges à insectes, mon pied a heurté un vieux bocal à moitié enfoui colonisé déjà par des saules arctiques dont on connaît le lent développement. Vu le goulot, l'épaisseur du verre, il semblerait que ce soit un vestige de la période des trappeurs (années 30) qui habitaient la hutte en bois où nous stockons notre équipement. Emouvant ce musée à ciel ouvert. Et voilà une décennie que nous arpentons le secteur et aucun de nous ne l'avait croisée. Il faut dire que nous marchons autant que faire se peut le « nez en l'air » à l'affut de tout mouvement : nos sens auditifs et visuels agissent comme des détecteurs et sont en permanence en alerte. Personnellement j'y vois aussi une sorte d'acte méditatif, hypnotique tellement cette concentration « à vide » appelle au vide cognitif. Les pas nous portent. Par jour de grand vent, oublions les sons qui nous servent d'antennes : les interférences avec le bruit du vent ont gagné ! Par grand calme, incroyable ! On peut entendre à plusieurs kilomètres un labbe qui alarme au passage d'un renard.

Et le camp ce n'est pas que « cinq tentes », j'ai omis de (r)appeler qu'en plein milieu Vladimir y a construit au fil de 11 ans (depuis ses 6 ans) un muséum à ciel ouvert de

quelques 20m^2 : des dizaines de crânes, mâchoires, os, pièges rouillés, ramassés çà et là et présentés par espèces ou catégories. Il y a la « salle » des bœufs musquées, des renards (où crâne, tibia, mâchoires rivalisent de blancheurs), des trappeurs ou de la présence humaine (avec des douilles, une vieille pioche, piège à renard). Une nouvelle pièce maitresse cette année avec le crâne du jeune ours découvert sur le site l'an passé. Même le musée a reçu la patine du temps, de nombreuses plantes se sont nourris de ces éléments nutritifs pour le coloniser.

En parlant d'ours, il y a une semaine nous avons observé des traces d'ours blanc sur la plage dans la marée. Nanok n'était pas loin ! On se contentera des traces cette année, notre imaginaire fait le reste.

La Toundra revêt déjà par endroits sa parure d'automne, les feuilles jaunissent ou rougissent. Les centaines d'oies à bec court ont achevé leur mue et certaines commencent déjà à migrer, passant en groupes en formation « en V ». La Toundra se vide. Seule raison qui nous convainc de rentrer.

Et finalement, un hommage !

Comment ne pas dédier ce compte rendu à Catherine Enel, notre grande amie, disparue le 16 juillet à Grenant-lès-Sombernon, non loin de Dijon. Catherine était membre d'honneur du GREA, très fidèle depuis 30 ans. Ethnologue, elle a vécu de nombreuses années au Groenland et grâce à de rares et précieuses compétences linguistiques, elle avait entre autres traduit les chants recueillis par Paul Emile Victor. Elle s'était récemment éloignée de sa longue période groenlandaise, difficile à vivre comme témoin très sollicitée par les habitants de son village en souffrance (alcoolisme, suicides, inceste) et dont elle nous a longuement parlé.

La dernière partie de sa vie s'est enrichie d'un volet africain avec un travail avec des médecins et chercheurs sur, entre autres, la prévention au Sida (travaux d'enquête) avec l'OMS etc. Sa finesse et sa douce franchise, son humanisme, son intégrité et sa grande humilité, ses précieux conseils, relectures, la grande richesse de nos échanges nous (me) manqueront beaucoup ! Nous pensons avec émotion à son mari Sören et à sa famille. Qui d'autre mieux qu'elle pouvait parler de nos liens :

« La vie a fait que j'ai eu, moi aussi, ma période arctique qui a laissé la place à la période africaine que je vis actuellement. Mais dans ma mémoire il y a un gros tiroir Groenland et dans mon cœur une grande place pour le GREA. Il est mon thérapeute qui tempère la véhémence de mon rejet du Groenland. Il me force à extraire de mon inconscient les images libératrices du milieu naturel, fortes, belles, intenses, minérales, glaciales, végétales, animales, dont j'aurai voulu pouvoir goulûment profiter mais qui ont été masqués par des expériences traumatisantes de violence déstructurante du milieu humain. J'admire et encourage l'engagement du GREA à découvrir, comprendre et partager la connaissance de l'environnement quotidien des chasseurs Inuit qui ont fait l'objet de ma thèse. »

Brigitte. Pour l'équipe Olivier, Eric, Dimitri, Alexis et Vladimir